

avait pas moyen de se défendre ; il fallut bien se rendre à discrétion. Le premier soin du général Nunzianta fut de leur enlever leurs armés. On chargea trente voitures de fusils, et on exila les Conciapelle hors les murs de Palerme, avec permission d'y rentrer seulement dans la journée pour leurs affaires ; mais avec défense d'y passer la nuit.

Les fêtes de Sainte-Rosalie excitent un grand enthousiasme en Sicile, où le culte des saints est dégénéré en une véritable adoration : chaque ville a son saint de prédilection, pour lequel elle exige que tout étranger ait la même vénération qu'elle. Or, comme les honneurs rendus à ce patron sont quelquefois d'une nature fort étrange, il est en général assez dangereux pour tout homme qui n'entend pas ce patois guttural, criblé de Z et de G, que parle le peuple en Sicile, de se hasarder au milieu de la foule, les jours où les saints sont promenés. Il n'y avait pas long-temps, quand j'arrivais à Syracuse, qu'un Anglais avait été victime d'une erreur commise par lui à l'endroit d'un de ces bienheureux.

L'Anglais était un officier de marine descendu à terre pour chasser dans les environs de la ville d'Auguste. Après cinq ou six heures employées fructueusement à cet exercice, il rentra, son fusil sous le bras, sa carnassière sur le dos, lorsque, tout à coup, au détour d'une rue, il voit venir à lui, avec de grands cris, une foule frénétique trainant sur un tréteau mobile, attelé de chevaux empanachés, et entouré d'un nuage d'encens, le colosse doré de saint Sébastien. L'officier, à l'aspect de cette bruyante procession, se rangea contre la muraille, et curieux de voir une chose si nouvelle pour lui, s'arrêta pour laisser passer le saint ; mais comme il était en uniforme et portant un fusil, son immobilité sembla irrespectueuse à la foule qui lui cria de présenter les armes. L'Anglais n'entendait pas un mot de sicilien, de sorte qu'il ne bougea non plus qu'un terme, malgré l'injonction reçue. Alors le peuple se mit à le menacer, en hurlant l'ordre, inintelligible pour lui, de rendre les honneurs militaires au bienheureux martyr. L'Anglais commença à s'inquiéter de toute cette rumeur, et voulut se retirer ; mais il lui fut impossible de franchir la barrière menaçante qui s'était formée tout autour de lui, et qui, avec des cris toujours croissants et des gestes de plus

en plus animés, lui montraient, les uns son fusil, les autres le saint. Bientôt cependant l'Anglais, qui ne comprend pas que c'est à lui que s'adresse tout cette colere, puisqu'il n'a rien fait pour l'exciter, croit comprendre que c'est le saint qui en est l'objet : il a lu dans la relation de mistress Clarke, que les Italiens ont l'habitude d'injurier et de battre les saints dont ils sont mécontents. Ce souvenir est un trait de lumière pour lui : Saint Sébastien aura commis quelque méfait dont on veut le punir ; comme les démonstrations relatives à son fusil continuent, il croit que, pour contenter cette foule, il n'a qu'à ajouter une balle aux flèches dont le saint est couvert ; en conséquence, il ajuste le colosse et lui fait sauter la tête.

La tête du saint n'était pas tombée à terre, que l'Anglais avait déjà reçu vingt coups de couteau.

Remontons un peu plus haut.

Citons un fait plus extraordinaire.

Il y avait à Messine, vers la fin du dernier siècle, un juge nommé Cambo : c'était un travailleur éternel, un magistrat estimé enfin de tous ceux qui le connaissaient, et auquel on ne pouvait faire d'autre reproche que de prendre la législation qui régissait alors la Sicile par trop au pied de la lettre.

Or, un matin que Cambo s'était levé avant le jour pour étudier, il entend crier à l'aide dans la rue, court à son balcon, et ouvre sa fenêtre juste au moment où un homme en rappaît un autre d'un coup de poignard. L'homme frappé tomba mort et le meurtrier qui était inconnu à Cambo, mais dont il eut tout le temps de voir le visage, s'enfuit laissant le poignard dans la plaie.

A cinquante pas plus loin, embarrassé du fourreau, il le jeta à son tour ; puis s'élançant dans une rue transversale, il disparut.

Cinq minutes après, un garçon boulanger sort d'une maison, heurte du pied le fourreau du poignard, le ramasse, l'examine, le met dans sa poche et continue son chemin ; arrivé devant la demeure de Cambo qui était toujours resté caché derrière la jalousie de son balcon, il se trouve en face de l'assassiné. Son premier mouvement est de voir s'il ne peut pas lui porter secours : il soulève le corps et s'aperçoit que ce n'est plus qu'un cadavre. En ce moment, le pas d'une patrouille se fait entendre. Le garçon boulanger pense qu'il va se trou-